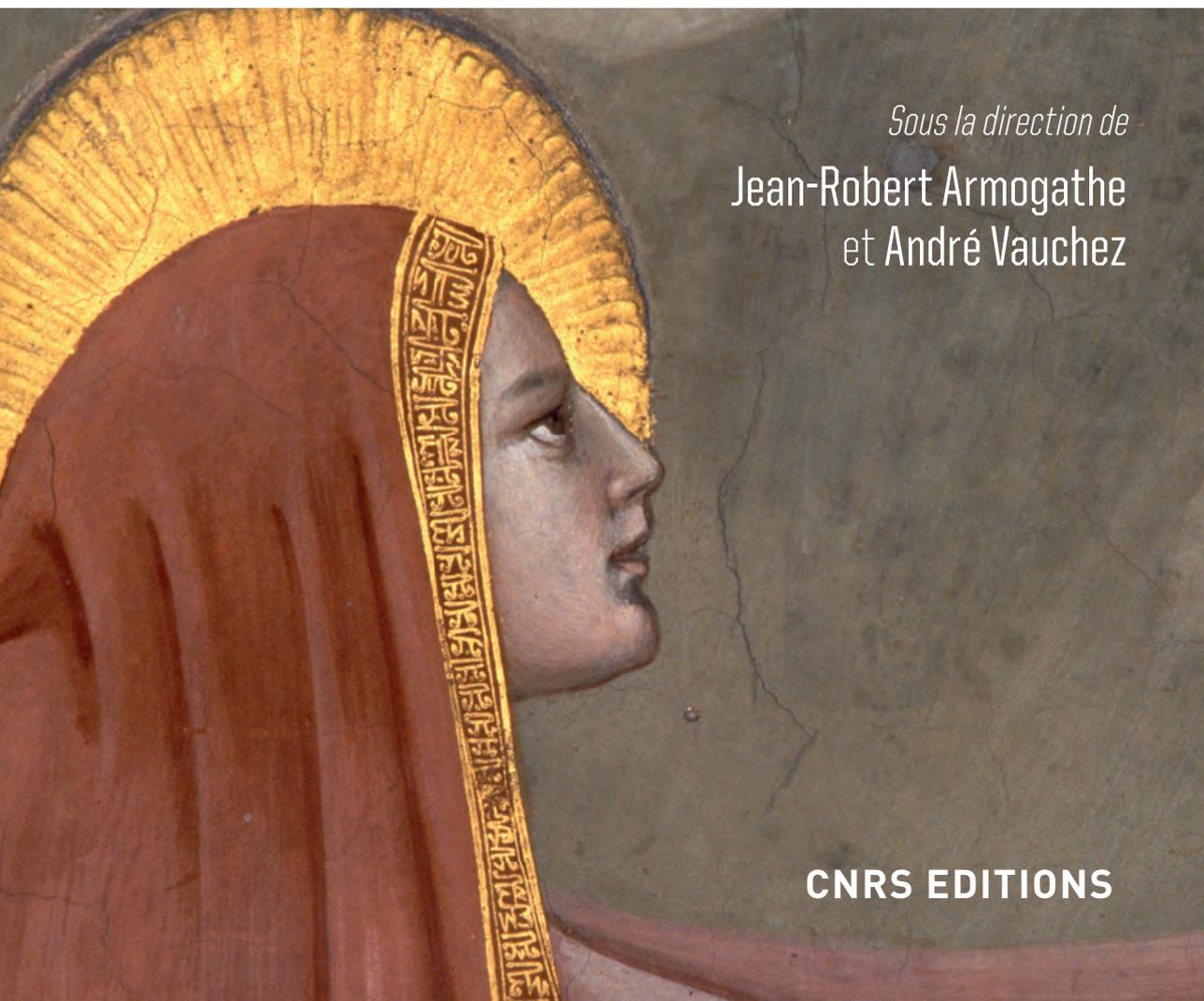


DICTIONNAIRE

des **Saints**  
et Grandes figures  
du christianisme



*Sous la direction de*

Jean-Robert Armogathe  
et André Vauchez

CNRS EDITIONS

# C

## Calvin, Jean (1509 – 1564)

Né à Noyon, en Picardie, le 10 juillet 1509, Jean Calvin est primitivement destiné à la prêtrise. Les bénéfices ecclésiastiques dont il est pourvu dès l'âge de 12 ans financent les études qu'il fait, d'abord dans sa ville natale, puis, à partir de 1523, à Paris, où il devient maître ès arts à 19 ans. Son père ayant changé d'idée, Jean entreprend sans grand enthousiasme des études de droit à Orléans (1528) et à Bourges (1530), avant de pouvoir, à la mort de son père, se consacrer, en 1531, à son goût pour les belles-lettres, remises en honneur par les humanistes. En 1532, il publie son premier écrit, un commentaire du traité de Sénèque sur la clémence.

Nous savons peu de chose sur l'attitude religieuse du jeune Calvin. Il a certainement très tôt lu la Bible, peut-être aussi Lefèvre d'Étaples et d'autres théologiens, et il a certainement au moins entendu parler de Luther, avec les idées duquel un de ses maîtres de Bourges, Wolmar, sympathisait. Il fréquente des hommes comme son propre cousin Pierre Olivétan, déjà gagné à la Réforme, et il s'émeut sans nul doute des avanies subies par les réformés. Tout pousse à croire qu'une évolution souterraine est en cours, mais, comme il le dira lui-même en 1557 : « Je résistai vaillamment et courageusement » à la nouvelle doctrine « par révérence pour l'Église ». Comme à d'autres humanistes, le rétablissement des bonnes lettres lui paraît sans doute plus important que les attaques dirigées contre le dogme romain.

Et puis, un jour — c'est encore Calvin qui parle — « par une conversion subite, Dieu dompta et rangea à docilité mon cœur ». Sans être une affaire uniquement cérébrale, cette « conversion » s'est probablement surtout située au niveau des idées. Dans la réflexion de l'étudiant, la conviction de la souveraineté de Dieu s'est imposée.

Il est impossible de dater avec précision ce changement d'orientation capital, mais deux événements nous permettent de le situer : le 1er novembre 1533, le chancelier de l'Université de Paris, l'érasmien N. Cop, ouvre l'année académique par un discours empreint d'idées luthériennes, et le 4 mai 1534, Calvin résilie ses bénéfices ecclésiastiques. Qu'il ait été ou non l'auteur du discours de Cop, Calvin est obligé de fuir la capitale. À la fin de 1534, il se retire à Bâle, au terme de plusieurs déplacements, dans le Poitou en particulier, où l'on dit qu'il prêcha et célébra la Cène évangélique. C'est pendant ce séjour de Calvin à Bâle que François Ier, ému par les « placards » contre la messe, affichés jusque sur la porte de sa chambre dans la nuit du 17 octobre 1534, déclenche en France la première grande persécution des réformés.

Touché par le malheur de ses coreligionnaires, Calvin rédige à Bâle, en 1535, la première version latine de ce qui sera l'œuvre maîtresse de sa vie, l'Institution de la religion chrétienne, qui paraît en 1536.

Comme il l'expose dans la lettre dédicatoire à François Ier, le jeune auteur veut, dans cet ouvrage, à la fois pouvoir laver les protestants des reproches et des nombreuses calomnies proférés contre eux et « servir à nos Français desquels j'en voyais plusieurs avoir faim et soif de Jésus-Christ et bien peu qui en eussent reçu droite connaissance ».

Cette première Institution confère à Calvin une notoriété telle qu'en juillet 1536 il est retenu à Genève par G. Farel, qui, raconte Calvin, allant « jusqu'à l'imprécation qu'il plût à Dieu de maudire mon repos et la tranquillité d'études que je cherchais [...] m'épouvanta et ébranla tellement que je me désistai du voyage que j'avais entrepris ».

Aussitôt arrivé dans la cité lémane, Calvin entreprend de transformer la jeune communauté genevoise, « où il n'y avait presque rien [...] tout était en tumulte », en une « Église dressée », forte et vivante. Simple « lecteur de l'Écriture sainte », mais déjà hanté par le souci de la sainteté de l'Église et de ses membres, il veut que chaque Genevois adhère personnellement à une confession de foi qu'il rédige, et que l'Église ait le droit d'exclure les indignes de la communion. Ces exigences indisposent le Magistrat et beaucoup de citoyens, mais Calvin reste de marbre et, en 1538, il est banni de Genève. Sur les instances de Bucer, il s'établit alors à Strasbourg, où il devient à la fois pasteur des réfugiés protestants français et professeur d'exégèse biblique à la Haute École, fondée par Jean Sturm.

C'est à Strasbourg que Calvin fait, à plus d'un titre, son apprentissage de chef d'Église. Il approfondit ses convictions théologiques, qu'il expose dans la seconde édition de l'Institution, dans ses Commentaires de l'Épître aux Romains et dans le Petit Traité de la sainte Cène, qui paraîtra à Genève en 1541. Il s'applique à défendre la Réforme en publiant son Épître à Sadolet, prélat humaniste qui invitait les Genevois à rentrer dans le giron de l'Église romaine. Il fait son entrée sur la scène œcuménique internationale en participant à divers colloques entre théologiens catholiques et protestants. Inspiré par Bucer, il dote sa paroisse d'une liturgie et d'une discipline ecclésiastique. C'est également à Strasbourg qu'il se marie, en 1540, avec Idelette de Bure, que la mort lui enlèvera en 1549.

Mais, dès 1540, le Magistrat de Genève s'efforce de faire revenir Calvin, qui s'incline devant cet appel après dix-huit mois de réflexion.

« J'offre à Dieu mon cœur comme immolé », écrit-il, douloureux mais sûr de sa vocation. Le 13 septembre 1541, il est de retour dans la cité suisse, qu'il ne quittera désormais plus.

Avec la volonté indomptable de faire en sorte « que Dieu gagne », le réformateur, qui a maintenant 32 ans, met immédiatement tout en œuvre pour atteindre le double but

qu'il s'est fixé : édifier une Église conforme à la vision qu'il a perçue dans la Bible et réformer les mœurs des Genevois en les aidant, par une discipline stricte, à mettre en pratique l'enseignement reçu dans la foi.

On l'aura déjà compris : la sanctification dont parle Calvin et qui repose tout entière sur l'union du croyant avec le Christ dans l'Esprit ne consiste pas en une union mystique de nature contemplative. Parce que Dieu veut changer non seulement notre vie, mais aussi le cours du monde, elle est en continuelle activité et suprême engagement au service des frères et de toutes les causes justes. Elle est « perpétuelle bataille », une bataille, cependant, dans laquelle ce n'est pas, en fin de compte, le croyant qui glorifie Dieu par ses initiatives ; c'est Dieu lui-même qui se glorifie en ses élus.

Dans ce combat, le chrétien est appelé à faire preuve de toutes les qualités d'un soldat. Vigilant, il est « toujours en guet pour résister au diable » ; décidé, il se garde de « nager entre deux eaux » et, même, « il ne roule pas longtemps en son esprit le pour et le contre, d'une âme hésitante » ; mobilisé, il saisit « les armes dont celui qui nous met en bataille nous garnit et munit quant et quant et [pour lesquelles] il nous donne adresse pour en user ». Assuré par la foi qu'il est « élu de Dieu » et que la grâce est irrésistible et inamissible, certain qu'« il n'y a rien que l'honneur de Dieu ne doive emporter », le chrétien, que l'on pourrait appeler un saint-soldat, « poursuit le combat et réveille sa paresse ». « Fichant son ancre au ciel », regardant « d'une pure et droite simplicité son but et s'efforçant de parvenir à sa fin », il marche d'obéissance en obéissance, et « nul, dit Calvin, ne cheminera si pauvrement qu'il ne s'avance chacun jour quelque peu pour gagner en terrain ».

Tel est, esquissé à grands traits, le portrait du saint dont Calvin a tiré la vision de l'Écriture. Telles sont aussi les certitudes qui animent le réformateur pendant les vingt-trois années de son ministère genevois.

Jusqu'en 1555 tout au moins, il doit livrer de rudes batailles : contre le Magistrat, toujours anxieux d'une éventuelle tutelle de l'Église — contre les « libertins », hostiles à un contrôle trop strict des mœurs — contre les vieilles familles genevoises, inquiètes de l'afflux des réfugiés français, et surtout contre ceux qui, comme Sébastien Castellion, Jérôme Bolsec et Michel Servet, dévient de la foi évangélique et chrétienne.

Dans tous ces combats, Calvin se montre impitoyable dans sa détermination de « ne pas être traître à la vérité ».

Méthodiquement, Calvin développe le culte, le chant des psaumes, l'instruction religieuse et l'enseignement général, inaugurant, en 1559, l'Académie de Genève. Méthodiquement, il poursuit son travail théologique et, surtout, il organise l'Église de la ville. Dans les semaines qui suivent son retour, il fait adopter les Ordonnances ecclésiastiques et structure l'Église, animée par l'activité de tous ses membres, autour des quatre ministères qui conjuguent avec bonheur l'action des théologiens et celle des laïcs : celui des pasteurs, chargés d'annoncer la Parole et d'administrer les sacrements, celui des docteurs, dont le rôle est d'« enseigner les fidèles en la saine doctrine », celui des anciens, auxquels incombe la tâche de faire respecter la discipline, et celui des diacres, qui doivent assister les pauvres et soigner les malades.

Plus que d'autres réformateurs, Calvin voit dans l'Église — qu'il appelle, comme eux, « une mère » — « une école » au service de la vocation et de la sanctification des fidèles et, par là même, une instance critique à l'égard du pouvoir politique, ainsi que le ferment d'un nouveau type de société, d'une « société ecclésiale laïque », qui remplace l'idéal monastique médiéval.

On a souvent critiqué la conception calvinienne de la discipline et surtout la manière dont sa mise en pratique a rapidement évolué vers un rigorisme puritain et un légalisme taitillon. Pourtant, elle ne représente pour Calvin aucun empiètement sur le pouvoir temporel.

L'excommunication même, qu'elle implique, n'est jamais, pour lui, une anticipation sur le jugement final, qui n'appartient qu'à Dieu. Le réformateur n'a, en vue que l'honneur de Dieu et la sanctification de l'Église et de ses membres. Le soin qu'il prend de l'Église locale ne le détourne d'ailleurs pas du souci de l'ensemble de la chrétienté et surtout du protestantisme, dont les divisions le désolent. « Les membres étant dispersés, le corps de l'Église saigne », écrit-il à l'archevêque Cranmer, ajoutant, lui si intransigeant en matière de vérité : « Il n'est pas nécessaire que toute différence d'opinion entraîne une rupture. » Sauf sur le plan helvétique où il parvient à signer en 1549 le Consensus tigurinus avec les zwingliens, les efforts œcuméniques de Calvin échouent.

Miné par la maladie, usé par ses travaux et par ses luttes, Jean Calvin meurt à Genève le 27 mai 1564.

## Claire d'Assise (1193 ou 1194 - 1253)

*Fêtée le 12 août*

Claire était issue d'une famille aristocratique d'Assise. Son père, Favarone di Offreduccio, faisait partie de ces nobles qui avaient préféré s'exiler quelques années à Pérouse, la cité voisine et ennemie, plutôt que de partager le pouvoir avec la bourgeoisie commerçante — à laquelle appartenait la famille de François — qui avait pris la tête de la Commune. Finalement, un accord fut conclu entre les parties en 1210, et le clan familial de Claire revint résider dans la ville.

La jeune fille avait en 1211 près de 18 ans et sa famille avait sans doute déjà formé des projets matrimoniaux pour elle lorsqu'elle entra en relation avec saint François, peut-être par l'intermédiaire de son cousin Rufin, un des premiers Frères mineurs. À cette époque, le Poverello était déjà célèbre et la suspicion qui l'avait entouré dans les premiers temps de sa mission avait fait place, surtout depuis sa rencontre avec

le pape Innocent III et l'approbation orale donnée par ce dernier à sa forme de vie, à un enthousiasme admiratif de la part de ses concitoyens. Mais jusque-là seuls des hommes de sa cité s'étaient joints à lui. Or François, dès les premiers temps de sa conversion, semble avoir rêvé de créer autour de lui une communauté réunissant aussi des femmes, comme l'atteste le fait que, lorsqu'il reconstruisait de ses propres mains l'église de Saint-Damien, à l'extérieur des murailles d'Assise, « il prophétisait ouvertement en français à qui voulait l'entendre qu'un jour on verrait en ce lieu un monastère de vierges consacrées à Dieu ».

Il est donc probable que la conversion de Claire à la vie religieuse fut dans une large mesure l'œuvre de François lui-même et le résultat d'une initiative de sa part. Attirer dans sa fraternité une jeune fille d'un milieu social supérieur au sien et connue pour être un « beau parti », c'était faire un exemple retentissant et démontrer d'une façon spectaculaire le pouvoir d'attraction de l'idéal de pauvreté dont il s'était fait le héraut. Au terme d'une série d'entretiens secrets, en présence de quelques témoins choisis, comme le frère Rufin, Claire prit la décision de rompre avec son milieu familial, comme François l'avait fait lui-même quelques années plus tôt, et avec la destinée que ses parents envisageaient pour elle. Dans la soirée du 28 mars 1211, elle quitta sa maison avec une compagne, Bona di Guelfuccio, et partit retrouver François et ses compagnons à la Portioncule, une petite église des environs d'Assise autour de laquelle ils résidaient. On lui tondit les cheveux et elle revêtit l'habit de pénitente, après avoir renoncé à tous ses biens et à ses atours.

Pendant quinze jours, elle se cacha chez les moniales de Saint-Paul de Bastia, puis à l'abbaye de Sant'Angelo in Panso, près d'Assise, où elle fut rejointe par sa sœur Agnès. La famille accusa durement le coup et chercha à les arracher à l'influence de François, mais ses efforts furent vains. Quand les passions se furent calmées, Claire s'établit avec sa sœur et quelques autres parentes et compagnes à l'église de Saint-Damien où les Frères mineurs avaient aménagé un petit couvent à leur intention.

Beaucoup de problèmes restaient cependant en suspens, à commencer par celui de la place de Claire et de ses compagnes au sein du mouvement franciscain, qui, ne l'oublions pas, n'était encore régi par aucune règle écrite. Pour autant qu'on puisse le reconstituer à partir d'une documentation ou trop maigre (ses propres écrits) ou trop marquée par les évolutions ultérieures (les textes hagiographiques), il semble bien que François n'ait nullement songé, à l'origine, à créer une branche féminine au sein des Frères mineurs, ne serait-ce d'ailleurs que parce que ces derniers n'avaient pas encore de statut canonique bien défini. À la suite de Robert d'Arbrissel et de Gilbert de Sempringham, qui avaient tenté au XII<sup>e</sup> siècle d'associer des communautés masculines et féminines au sein d'un même institut religieux, selon des modalités variables en fonction des cas, le Pauvre d'Assise voulait fonder une unique fraternité, rassemblant des hommes et des femmes et transcendant aussi bien les clivages entre les sexes que les distinctions sociales et culturelles, le seul critère d'appartenance étant l'adhésion à l'idéal de pauvreté évangélique et le désir d'imiter dans l'existence quotidienne la vie pauvre et humble qu'avaient menée sur cette terre le Christ et sa mère. Or c'est bien ce que Claire souhaitait et qu'elle désirait toute sa vie passionnément. Mais les femmes, dans la société et dans l'Église médiévale, étaient soumises à quantité d'interdits, auxquels échappaient les hommes, et il devint évident, dès le début, que Claire et ses sœurs ne pourraient pas vivre de la même façon que François et ses frères. Aussi allaient-elles se heurter à de graves problèmes liés à la difficulté d'insérer leur projet de vie dans des structures ecclésiastiques qui étaient, il est vrai, peu favorables à sa réalisation.

Grâce à un témoin extérieur à l'ordre franciscain, l'évêque Jacques de Vitry, qui vint à Pérouse en 1216, nous saisissons assez bien ce que fut, dans les premiers temps, l'existence de la communauté qui s'était fondée autour de sainte Claire. Après avoir évoqué l'atmosphère corrompue de la Curie, Jacques de Vitry déclare en effet dans une de ses Lettres : « J'ai quand même trouvé une consolation à voir un grand nombre d'hommes et de femmes qui renonçaient à tous

leurs biens et quittaient le monde pour l'amour du Christ : "frères mineurs" et "sœurs mineures", ainsi les nomme-t-on [...]. Les femmes occupent à proximité des villes divers hospices et refuges ; elles y vivent en communauté du travail de leurs mains, sans accepter aucun revenu. La vénération que leur témoignent clercs et laïcs leur est à charge, les chagrine et les contrarie. » Ce texte, remarquable, nous révèle d'abord un premier nom du groupe féminin réuni autour de Claire, qui n'a pas survécu (sœurs mineures). Il montre bien également que ces sœurs, qui ne sortaient pas pour mendier mais s'adonnaient à la prière et à la contemplation, vivaient alors en symbiose étroite avec les Frères mineurs, qui leur procuraient de quoi subvenir à leurs besoins, lorsque ceux-ci n'étaient pas couverts par le produit de leur travail manuel. Enfin, cet observateur perspicace a bien compris la nouveauté fondamentale de leur genre de vie, fondé sur le refus de posséder quoi que ce soit ni en propre ni en commun. Ce dernier point, qui faisait déjà problème pour la communauté masculine, était sans précédent pour une institution religieuse féminine. C'est pourtant cette nouveauté absolue que le pape Innocent III avait approuvée en 1216, peu avant sa mort, en accordant à Claire et à ses compagnes le Privilège de la pauvreté, c'est-à-dire le droit, totalement exorbitant par rapport à la pratique commune, de vivre sans ressources fixes, dans un abandon entier à la Providence. En contrepartie, et bien qu'il lui en coûtât, Claire dut accepter le titre d'abbesse de Saint-Damien, alors qu'elle rêvait, comme François, d'une communauté débarrassée de relations hiérarchiques, où l'obéissance des sœurs aurait été totale et spontanée et où les responsables auraient considéré les fonctions d'autorité comme de simples services à rendre aux autres.

### **Le temps des épreuves et du sacrifice**

Cet âge d'or où les deux communautés coexistaient au sein d'une unique fraternité, tout en ayant des lieux et des modes de vie bien distincts, ne devait cependant pas durer très longtemps, et Claire, qui en garda toute sa vie le souvenir et la nostalgie, traversa entre 1218 et 1226 — date de la mort de saint Fran-

çois — des années qui furent pour elles extrêmement difficiles. D'abord, parce que ses rencontres avec son maître et ami s'espacèrent de plus en plus, au point qu'elle fut parfois pendant plus d'un an sans le voir. Non seulement parce que les circonstances et les exigences de son apostolat entraînaient François de plus en plus loin d'Assise et jusqu'en Orient, mais aussi parce que son attitude à l'égard de la communauté de Saint-Damien se modifia et qu'il prit ses distances vis-à-vis d'elle. Ni le Poverello ni Claire ne nous ayant laissé de confidences à ce sujet, diverses explications de cette évolution sont possibles, sans qu'aucune soit totalement assurée. On peut penser que si François raréfia ses visites aux sœurs et interdit aux frères de se rendre auprès d'elles sans autorisation spéciale, ce fut pour éviter de se laisser déborder par l'enthousiasme vis-à-vis de la forme de vie de Saint-Damien qu'il constatait dans les milieux féminins. Cet engouement risquait en effet de poser à sa propre fondation des problèmes insolubles, en contraignant les Mineurs à consacrer trop de temps au soutien matériel et spirituel des sœurs, aux dépens de la mission qui devait toucher prioritairement les pécheurs et les païens.

D'autre part, après l'euphorie des premiers temps, il est certain que François prit davantage conscience des limites et des faiblesses de la nature humaine, que ce soit dans le domaine de l'obéissance ou de la chasteté. Aussi tint-il à laisser un exemple dépourvu d'équivoque à ses fils spirituels, en s'abstenant volontairement de ces entretiens avec les sœurs, qui lui étaient aussi agréables que précieux. Invité à la fin de sa vie à leur adresser au moins un message, il se coucha par terre devant elles et recouvrit son corps de cendre, puis il se retira sans mot dire... Mais, en dernier ressort, peut-être s'agit-il de quelque raison plus profonde : à partir des années 1217-1218 et plus encore après 1220, le fondateur fit l'objet de vives pressions de la part de la papauté pour « normaliser » le mouvement qu'il avait créé et qui connaissait un succès vertigineux. Le cardinal Hugolin, en particulier, aurait voulu qu'il acceptât une règle existante, comme saint Dominique venait de le faire en adoptant pour ses Prêcheurs celle de saint Augustin.

François s'arc-bouta dans son refus, mais il était assez réaliste pour savoir qu'il ne pouvait pas lutter sur tous les fronts et que la nouveauté de son propos, déjà difficile à admettre pour les hommes, paraissait scandaleuse et intolérable, pour des femmes. Pour faire accepter par la société et par l'Église la règle des Frères mineurs, alors en gestation, il fallait que la branche féminine du mouvement ne fût pas concernée par elle. Claire dut s'effacer et se sacrifier face au conformisme ambiant. Désormais, il ne sera plus question de « Sœurs mineures » mais des « Pauvres Dames recluses de Saint-Damien », auprès desquelles le cardinal Hugolin détacha en 1218 un visiteur cistercien et pour lesquelles il rédigea en 1219 une règle qui les rattachait à la famille bénédictine, en leur imposant clôture et propriété.

Dès lors va commencer un jeu subtil entre Claire et le cardinal Hugolin, protecteur des Damianites depuis 1218 et devenu pape en 1227 sous le nom de Grégoire IX. Il ne faudrait pas se méprendre sur les intentions de ce dernier : il ne souhaitait en aucune façon étouffer le mouvement franciscain féminin mais, au contraire, se servir de lui pour réformer le monde des moniales, à une époque où la qualité des observances et de la piété laissait beaucoup à désirer dans de nombreux monastères. Monachiser les sœurs de Saint-Damien et leurs émules, c'était aussi les protéger, à une époque où le concile du Latran IV venait d'interdire la fondation d'ordres nouveaux. Mais Claire n'envisageait pas de prendre la tête de la congrégation qu'Hugolin cherchait à constituer en accordant la règle des Pauvres Dames d'Assise à de nouvelles fondations d'origines très diverses (vingt-quatre en 1228). Il lui avait déjà été pénible de voir s'éloigner sa sœur Agnès, désignée pour prendre la tête du couvent de Santa Maria di Monticelli à Florence. Elle ne s'imaginait pas dans le rôle de supérieure générale, elle qui avait tout quitté pour suivre François et devenir « la pauvre épouse du Christ pauvre ». Pendant quelque temps, le cardinal la ménagea, allant jusqu'à renouveler en 1228 le Privilège de la pauvreté pour le monastère de Saint-Damien et quelques autres qui l'avaient sollicité. Mais, après 1230, fâcheusement impressionné par les difficultés

matérielles que traversaient un certain nombre de communautés de Pauvres Dames, il adopta une ligne plus dure, interdisant aux Frères mineurs de visiter leurs monastères et assimilant toujours davantage le fonctionnement de ces derniers à celui des nombreuses institutions monastiques préexistantes.

Entre-temps, une autre épreuve avait frappé Claire : la disparition de François, qu'elle avait tant aimé et avec lequel elle entretenait des relations qui, pour être devenues moins fréquentes, n'en demeuraient pas moins vitales pour elle. À vrai dire, les derniers moments du Poverello avaient été l'occasion de retrouvailles et d'un certain retour à l'esprit des premiers temps, comme si ce dernier, ne craignant plus le jugement des hommes, retrouvait à son égard une plus grande liberté d'expression. Elle l'avait jadis conseillé lorsqu'il hésitait entre la vie érémitique contemplative et l'apostolat, et l'avait poussé vers cette dernière voie. Il lui recommanda avant de mourir de se refuser à toute concession sur ce qui à leurs yeux était essentiel : « Je vous prie et je vous conseille, écrivit-il, de vivre toujours dans cette très sainte vie et pauvreté. Gardez-vous bien de vous en écarter jamais en aucune façon, sous l'influence des théories et des conseils de qui que ce soit. » Le message devait être bien reçu et fidèlement suivi. Lorsqu'on ramena le corps de François de la Portioncule à la cathédrale d'Assise le jour de ses funérailles, le convoi fit une halte à Saint-Damien, et Claire put voir pour la dernière fois le corps de son père spirituel. Sa douleur fut très vive. Mais, au-delà de la mort, leur relation devait conserver l'intensité qui l'avait caractérisée dès l'origine. Elle-même racontait, d'après la déposition d'un témoin à son procès de canonisation, qu'elle s'était vue un jour dans un songe monter sur une échelle pour aller porter de l'eau chaude à saint François. Lorsqu'elle fut arrivée près de lui, « celui-ci sortit de sa poitrine une mamelle et lui dit : "Viens, reçois et suce." Elle le fit [...] et ce qu'elle goûtait ainsi lui paraissait si doux et si délectable qu'elle n'aurait pu l'exprimer en aucune manière. »

On ne doit donc pas s'attendre à trouver dans la spiritualité de sainte Claire un message original. Son idéal est celui que François lui avait légué : pauvreté, humilité, pénitence. Mais elle se distingue de lui dans sa façon de les vivre. Ainsi, la mortification n'était pour le Poverello qu'un moyen de parvenir à la liberté intérieure, ce qui excluait toute recherche de la souffrance ou de la privation à un degré excessif, alors qu'elle apparaît chez Claire comme un aspect fondamental de la perfection. Elle stupéfiait en effet les religieuses qui vivaient avec elle par sa prodigieuse austérité, se contentant, chaque année, de pain et d'eau pendant deux carêmes et couchant sur un lit de sarments avec un peu de paille pour oreiller. On pourrait penser que les témoins à son procès de canonisation ou son biographe ont exagéré, dans un but d'édification, la rigueur de ses pratiques pénitentielles. Mais nous savons par ailleurs qu'il s'agit bien d'une réalité, puisque François lui-même était intervenu auprès d'elle pour qu'elle adoucisse ses jeûnes, ce qu'elle fit uniquement dans un esprit d'obéissance. Tout se passe comme si, vouée à la réclusion par sa condition de femme, elle s'était efforcée de transcender par un surcroît d'héroïsme ascétique les limites étroites à l'intérieur desquelles se déroulait son existence quotidienne. Mais cette violence exercée contre elle-même ne se voulait pas destructrice : pour elle, l'ascèse constituait le meilleur moyen de se préparer à la rencontre de l'Époux céleste. C'est dans la même perspective — celle d'un désir d'union et d'assimilation au Christ — qu'il faut situer, pour bien le comprendre, le désir qu'elle eut du martyr et son attachement passionné à la virginité. Il n'est pas excessif de parler à son propos de mystique dans la mesure où toutes ses pratiques de mortification tendaient à lui permettre de s'identifier à l'Homme des douleurs et à la rendre capable d'accueillir en elle cet Enfant-Jésus que certains de ses compagnes affirmèrent ensuite avoir vu dans ses bras à plusieurs reprises. C'est ce que confirme en tout cas son œuvre écrite, qui, en dehors d'une « Prière aux cinq plaies » dont l'attribution lui est contestée, consiste en trois bénédictions, à peu près identiques, adressées à Agnès de Prague, à Ermentrude de Bruges et à toutes les sœurs de son ordre, et surtout en quatre lettres envoyées

à Agnès de Prague entre 1234 et 1253, dans lesquelles s'exprime avec fougue son amour de la pauvreté et de l'humilité.

### **Le témoin inflexible**

Après la mort de François, la vie de sainte Claire devient plus insaisissable encore, puisqu'elle demeura jusqu'à sa mort, survenue en 1253, sans sortir de la clôture de Saint-Damien. Mais le peu que nous savons sur cette existence cachée nous permet de deviner qu'elle ne fut ni simple ni tranquille. Principale survivante de l'épopée franciscaine primitive, elle demeurait une référence et un témoin, à un moment où l'ordre des Frères mineurs, avec les encouragements de la papauté, évoluait rapidement vers des formes nouvelles et commençait à connaître des tensions entre les partisans et les adversaires des diverses mutations en cours.

À la même époque, son propre ordre, désigné depuis 1230 sous le nom d'ordre de Saint-Damien, connaissait une expansion rapide tant en Italie qu'au-delà des Alpes. Mais cela ne l'empêchait pas de continuer la lutte pour maintenir envers et contre tout le flambeau de l'idéal primitif. L'histoire institutionnelle des Clarisses à cette époque est d'une rare complexité, les initiatives des papes pour les aligner sur les moniales restant, au moins partiellement, lettre morte, comme en témoigne leur fréquent renouvellement. En 1245, Innocent IV leur imposa de nouveau la règle d'Hugolin de 1218, en l'appelant toutefois règle de saint François et non règle de saint Benoît. Mais Claire ne pouvait s'estimer satisfaite de ce changement de nom, car ce texte autorisait les sœurs à posséder des propriétés et des revenus, ce qui était contraire à ses convictions fondamentales. D'autre part, les efforts du pontife pour rattacher les religieuses aux Frères mineurs sur le plan juridique se heurtèrent à la résistance de ces derniers, qui ne voulaient surtout pas se laisser accaparer par le soin des moniales. Pour essayer de sortir de cet imbroglio, Claire entreprit finalement, vers 1247, de rédiger elle-même une règle s'inspirant de celle des Frères mineurs et des observances de Saint-Damien. Elle prévoyait explicitement la renonciation à

toute propriété. Approuvée par le protecteur de l'ordre, le cardinal Raynald, elle finit par l'être par le pape Innocent IV lui-même, deux jours avant la mort de la sainte. On devait d'ailleurs en retrouver le texte en 1893 dans un pli de son vêtement funéraire, comme si elle avait voulu emporter dans l'au-delà le gage de sa ténacité et de sa victoire finale sur toutes les tentatives de dénaturation de l'esprit authentique du second ordre franciscain.

Cette victoire était cependant ambiguë et sa portée limitée : en dehors du « protomonastère » d'Assise et de celui de Prague — pour lequel sa correspondante et amie Agnès, fille du roi de Bohême, avait obtenu en 1238 le Privilège de la pauvreté —, la plupart des monastères de ce qu'on allait appeler officiellement, à partir de 1255, l'ordre de Sainte-Claire ne suivirent pas la règle de 1253, pour laquelle la fondatrice s'était tant battue, mais d'autres règles comme celle qu'Alexandre IV approuva en 1254 pour la maison qu'Isabelle de France, sœur de Saint Louis, venait de fonder à Longchamp et surtout celle d'Urbain IV (1263), qui prévoyait explicitement pour les religieuses le droit de posséder en communs. Ainsi, la règle de 1253, replacée dans une perspective historique, apparaît beaucoup plus comme un privilège personnel accordé à Claire et comme la survivance d'un état de choses en voie de disparition que comme une norme générale. Au cours des décennies suivantes, les caractères spécifiques des Clarisses allaient disparaître les uns après les autres, et le pape Boniface VIII devait parachever leur alignement sur les institutions monastiques existantes. Mais plus tard, au XVe siècle, la réforme de sainte Colette provoqua un retour à l'esprit de sainte Claire, dont la règle authentique, au cours des siècles suivants et jusqu'à nos jours, allait reprendre le dessus et redevenir la charte de la vie religieuse féminine franciscaine.

La survie posthume de sainte Claire fut à l'image de son existence terrestre, marquée par la discrétion. Peu après sa mort, Innocent IV ordonna un procès de canonisation qui permit d'enregistrer les témoignages de treize religieuses du couvent d'Assise qui avaient partagé son existence et de quelques laïcs de cette cité,

où elle était, particulièrement en honneur depuis qu'elle l'avait sauvée par son intercession, en 1240, de l'assaut des Sarrasins au service de Frédéric II et, en 1241, de celui de Vitale d'Aversa. La canonisation fut effectuée par Alexandre IV le 15 août 1255. Ses restes firent l'objet en 1260 d'une translation solennelle dans la nouvelle basilique de Santa Chiara, attenante au couvent urbain du même nom, où ils sont encore vénérés aujourd'hui. Enfin, le biographe de saint François, Thomas de Celano, rédigea sa Vie entre 1256 et 1260. Mais une fois passé cet essor initial, le culte ne connut qu'un développement très modeste, et il fallut attendre l'année 1340 pour voir l'ordre des Frères mineurs prescrire que, pour la commémoration de sa fête, « il soit fait dans tout l'ordre comme pour nos autres saints ».

La dévotion liturgique à sainte Claire, assez répandue en Italie, demeura à peu près inconnue en Angleterre et en France, où elle n'est guère attestée au Moyen Âge qu'autour des couvents de Clarisses. L'érudition historique, accaparée jusqu'à une époque récente par les problèmes complexes de la « Question franciscaine », a elle aussi longtemps négligé la figure de sainte Claire. Mais, au cours des dernières décennies, les recherches et les études sur les documents de l'époque ont permis de sortir de l'ombre dans laquelle on l'a injustement laissée, cette femme qui a incarné les aspirations religieuses les plus élevées de son temps.

# G

## Grégoire le Grand (v. 540-604)

### La famille et l'époque

La date de la naissance de Grégoire n'est pas attestée : les historiens s'accordent à la situer vers 540, sans doute avant, la déduisant de la date de son élévation au souverain pontificat, le 3 septembre 590, qui coïncide avec celle de son ordination sacerdotale. L'âge de 50 ans était à l'époque considéré comme convenant à la charge de pasteur des âmes.

Grégoire, fils de Silvia et d'un sénateur nommé Gordien, qui exerçait probablement les fonctions civiles de notaire régional, était issu de la noblesse sénatoriale, et deux de ses ancêtres étaient devenus papes : Agapet Ier (535-536) et Félix III, son arrière-grand-père (483-492). Ses trois tantes paternelles menaient toutes dans la vaste maison familiale du Clivus Scauri une existence de moniales.

Autour de ce havre de paix, l'Italie et le reste de l'Empire offraient l'image du chaos dans le fracas des armes : Rome investie et prise par les Goths, reprise par les Byzantins (17 décembre 546, 16 janvier 550), les atrocités, la famine, telle fut, pour Grégoire, la toile de fond de ses premières années. Quatorze ans de paix suivirent (554-568), suffisant à peine à réparer les désastres. Au terme de cette période, les redoutables Lombards, que l'empereur Justinien avait chargés dès 540 d'extirper d'Italie les Ostrogoths, s'établissaient solidement à Milan et dans la plaine du Pô, pour fixer, quatre ans plus tard, leur capitale à Pavie, désormais centre d'une puissance qui s'étendait sur trente duchés, y compris Spolète et Bénévent. Cette présence lombarde répandue dans toute l'Italie, à l'exception des territoires correspondant à peu près aux futurs États de l'Église et à l'ancienne Grande Grèce, allait déterminer par son

morcellement, pour des siècles, la carte politique de la péninsule et des îles (jusqu'à la réalisation de l'unité italienne en 1870). L'Empire byzantin devait lutter sans trêve pour n'être pas réduit en Italie à une frange côtière défendue par sa puissante flotte.

### De la préfecture au pontificat

La formation intellectuelle de Grégoire et la trempe de son caractère le préparaient à jouer un rôle actif dans cette situation critique. De par son origine, il était exercé aux disciplines des lettres classiques, latines et peut-être grecques. Contrairement à l'opinion répandue jusqu'à ce jour chez les historiens, des études récentes ont permis d'arriver à la conclusion qu'il avait une bonne connaissance du grec.

Sa carrière de haut fonctionnaire impérial culmina avec la charge de préfet de Rome, le premier personnage de la Ville. La date limite de son entrée en fonctions peut être fixée avec précision au 22 janvier 573, commencement de l'épiscopat de Laurent II de Milan, dont il co-signa, en qualité de préfet, une lettre de fidélité au siège apostolique, à l'occasion de l'affaire des Trois Chapitres et du schisme istrien. Il acquit à ce poste la connaissance des problèmes humains, politiques et économiques, et, déjà, des rapports entre l'Église romaine, la *Respublica* et la personne de l'empereur, tout en témoignant d'une charité active à l'égard des détreffés physiques et morales.

Mais, écrira-t-il plus tard, faisant retour sur son passé, « la sollicitude du monde, peu à peu, fit grandir mille soucis contraires à mon bien, au point de me retenir non plus seulement par l'apparence, mais, ce qui était plus grave, par l'âme ».

À la mort de son père, entré en possession de vastes domaines, il fonda six monastères sur ses terres de Sicile, et fit de la demeure familiale du Clivus Scauri sur le mont Caelius, un des quartiers les plus aristocratiques de Rome, un monastère qu'il plaça sous le patronage de Saint André. Vers 575, il y entra lui-même comme simple moine, se soumettant à l'autorité de l'abbé : « Ayant abandonné pour toujours, je le croyais du moins, les soucis du monde, nu, je m'échappai du naufrage de la vie. » Mais le pape Benoît Ier (575-579), attentif à sa valeur, ne tarda pas à l'arracher à cette vie de prière, de contemplation et d'étude pour l'appeler au diaconat et lui confier (vers 578 ?) les fonctions d'administrateur régional. Vers ce moment, commençait le pontificat de Pélage II (579-590), auquel il devait succéder. Ce pontife, peu après son avènement, délégua Grégoire comme apocrisiaire (nonce) à la cour impériale de Constantinople. Grégoire ne renonça pas pour autant à la vie monastique et se fit accompagner par plusieurs moines de saint André.

À Constantinople, il observait et démêlait des intrigues de cour dans un milieu particulièrement rompu à la ruse et à la dissimulation, mais il nouait des amitiés durables non seulement avec Léandre, futur évêque de Séville, frère d'Isidore et représentant à Constantinople de la monarchie wisigothique d'Espagne, mais aussi avec des proches de l'empereur ; comme plus tard dans ses lettres, il les soutenait dans leur vie chrétienne, leur rappelant l'obligation du recueillement et de la prière, de l'apostolat et du progrès spirituel, tandis qu'avec Léandre, devenu pour lui un frère, il avait de fructueuses conversations.

Rappelé à Rome en 585 ou 586, Grégoire redevint simplement moine, tout en jouissant, comme fondateur et dignitaire, d'une incontestable autorité. En 589, des calamités s'abattirent sur Rome : inondation du Tibre noyant les greniers à blé et privant de ce fait la Ville d'une part importante de son ravitaillement, mais aussi déchaînant une terrible épidémie de peste inguinale dont mourut, le 7 ou 8 février 590, le pape Pélage II. Le diacre Grégoire, aussitôt

acclamé comme pape par le peuple et le clergé, commença par se récuser, cherchant à se dérober devant cette insupportable charge : il supplia en vain l'empereur de ne pas confirmer cette élection, reprochant plus tard à la sœur de celui-ci, Théoctiste, et au patriarche Jean de Constantinople de ne pas s'être opposés à son élévation. Pape nommé, non encore consacré, il se dépensa à organiser les secours et les fameuses processions liturgiques septiformes qui durèrent trois jours, au terme desquels (c'est une légende tardive puisqu'elle n'est même pas attestée au IXe siècle !) l'archange saint Michel serait apparu au sommet du môle d'Hadrien, remettant au fourreau son glaive exterminateur. Quant aux faits historiques, ils nous sont minutieusement rapportés dans le récit tout à fait contemporain des événements, rédigé en 590-591 par Grégoire de Tours sur le rapport de son diacre Agiulf qu'il avait envoyé à Rome. Ce témoin oculaire nous livre de ces journées dramatiques des images quasi photographiques, notant par exemple que, « dans l'espace d'une heure, alors que le peuple lançait la voix de sa supplication vers le Seigneur, quatre-vingts personnes s'effondrèrent et rendirent l'esprit ». Prêt à s'embarquer pour la Gaule, « il n'eut point de cesse qu'il ne fût revenu du port pour voir consacrer le Pontife et qu'il n'eût vu de ses yeux de quelle manière on l'intronisait ».

### **Le pape, les Lombards et l'empereur**

Le nouveau pape trouvait une Italie appauvrie par l'invasion successive des Goths et des Lombards, désorganisée par la guerre et l'abandon des terres, une Ville ruinée et saturée de réfugiés fuyant l'insécurité et l'indigence. Par une administration sagace et une vigilante attention aux besoins des populations, il fit face aux situations urgentes et prépara l'avenir, contribuant au redressement agricole sur les terres de l'Église, dont le patrimoine, considérable, s'étendait sur la péninsule, la Sicile, la Corse, la Sardaigne, l'Illyricum, l'Afrique du Nord et le sud de la Gaule. Par ses interventions auprès de l'empereur et de l'impératrice, il tenta de remédier aux exactions des agents du fisc impérial, intercédant entre autres en faveur

des Corses réduits par la misère à vendre leurs propres enfants pour payer leurs impôts.

Devant l'impuissance de Constantinople et la carence de l'exarchat de Ravenne, censé contrôler l'Italie au nom de l'empereur, Grégoire, en juin 592, alla jusqu'à assumer la responsabilité des opérations militaires, nommant lui-même les commandants des places les plus menacées et donnant des instructions précises aux généraux en campagne : « prendre à revers les Lombards », tactique qui eut pour effet de dégager Rome, investie par le duc de Spolète Ariulf, et d'épargner à la Ville les atrocités commises par les troupes lombardes pendant leur approche. Avec un grand courage, Grégoire fut amené, pour éviter d'autres massacres, à prendre l'initiative d'une paix séparée avec les Lombards, qui fut très mal reçue par l'empereur Maurice et valut au pape une lettre extrêmement offensante à laquelle il répondit avec une souveraine dignité.

### **Avec les barbares : de la paix à la mission**

Après ce conflit qui altéra profondément ses rapports avec l'empereur, Grégoire poursuivit avec opiniâtreté sa politique de rapprochement avec les Lombards, seule issue possible à son avis. Byzance s'efforçait de l'emporter par les armes et d'administrer, Grégoire protégeait. En novembre-décembre 598, son projet de paix se dessinait dans sa correspondance avec les souverains lombards.

L'assassinat par le barbare Phocas de Maurice et de ses héritiers (dont le filleul de Grégoire) mit fin tragiquement à ce conflit. Phocas se proclama empereur le 23 novembre 602. Malgré ses débuts sanglants, il se montra favorable aux vues du pape préconisant l'alliance avec les Lombards. La nouvelle du coup d'État parvint à Grégoire avec un retard de près de trois mois, et ce n'est qu'après la réception officielle des icônes impériales au mont Palatin, le 25 avril 603, qu'il adressa par lettre (mai 603) ses vœux au nouveau souverain, passant l'éponge sur les circonstances de son accession au trône. Sous ce règne si cruellement

commencé se réalisèrent les espérances de Grégoire concernant la conversion à l'orthodoxie catholique des Lombards, partagés entre paganisme et arianisme. Peu avant sa mort, le pape eut la joie de féliciter la reine Théodelinde pour le baptême catholique du prince héritier Adaloald.

Mais son action apostolique ne se limitait pas aux Lombards. Le royaume wisigothique d'Espagne, dont le roi avait été détourné de l'arianisme grâce à Léandre, bascula tout entier vers la foi catholique, et l'unité religieuse fut consacrée au concile de Tolède (mai 589) sous le pontificat de Pélage II. Dès lors, l'Espagne vécut dans la paix sous une administration qui avait la sagesse de ne faire acception ni de races ni d'origines religieuses (ariens ou catholiques), et qui s'appuyait sur une organisation ecclésiastique solide : non seulement les évêques mais les fonctionnaires royaux se réunissaient chaque année dans chacune des capitales des provinces ecclésiastiques (Braga, Mérida, Narbonne, Sé-ville, Tarragone et Tolède). L'Église d'Espagne s'administrait en fait, en communion avec Rome, avec une quasi-autonomie. C'est ce qui explique que, dans le Registre grégorien, nous ne trouvons que dix lettres relatives aux affaires d'Espagne. Encore, sur ces dix lettres, quatre adressées à Léandre, l'ami du temps de Constantinople, contiennent-elles beaucoup plus de confidences que de décisions d'ordre général, et trois autres traitent-elles de la cité de Málaga, qui n'était pas alors de mouvance wisigothique. Ce chiffre de dix est hors de comparaison avec celui des missives que Grégoire envoyait aux prélats de l'Illyricum et de l'Afrique ; les Francs, les Angles, les Grecs de Constantinople en reçurent beaucoup plus du même pontife, qui écrivit tout autant aux Alexandrins — et Alexandrie était alors, par l'esprit et la distance, le lointain Orient.

### **La mission auprès des Anglo-Saxons**

La grande œuvre missionnaire de Grégoire fut la conversion des Anglo-Saxons. Le souci qu'il prend de ce peuple apparaît pour la première fois dans sa correspondance en septembre 595.

Au prêtre Candide, envoyé en Provence comme administrateur du « petit » patrimoine (patrimoniolum) de l'Église romaine sis dans les parages d'Arles et de Marseille, il recommande d'acheter de jeunes esclaves angles de 17 ou 18 ans pour les former à la vie monastique en vue de l'évangélisation de leur pays. Dès l'année suivante, il envoya en Angleterre le moine romain Augustin, futur évêque de Cantorbéry, à la tête d'environ quarante religieux, suppléant ainsi à la mauvaise volonté des chrétiens celtes qui, n'oubliant pas la barbarie de leurs conquérants anglo-saxons, refusaient de partager avec eux la lumière de l'Évangile. Le voyage par terre étant presque impossible à cause de la confusion qui régnait dans l'Italie du Nord, la petite troupe débarqua en Provence. Arrivés à Aix, les compagnons d'Augustin, ajoutant foi à certains rumeurs, s'effrayèrent des dangers de l'expédition et refusèrent de continuer. Augustin retourna seul à Rome prendre conseil du pape, qui le réconforta, le nomma abbé, et le renvoya porteur d'un beau message d'encouragement pour ses frères :

« Il valait mieux ne pas vous engager dans cette bonne entreprise que de penser à reculer, une fois celle-ci commencée. Ne vous laissez détourner ni par les difficultés du voyage ni par les méchantes langues. Vous savez qu'une grande peine est suivie d'une récompense éternelle plus glorieuse encore » (23 juillet 596). De fait, à partir de 600, la christianisation de l'Angleterre était en bonne voie.

### Problèmes du gouvernement de l'Église

En même temps qu'il accroissait la chrétienté par l'évangélisation des royaumes barbares, le pape Grégoire tentait de réformer les abus qui s'étaient installés dans des chrétientés plus anciennes, comme dans les divers royaumes francs, où sévissait la simonie.

Il dut aussi par ailleurs faire face à une grave crise venant du patriarcat de Byzance, dont le titulaire, Jean le Jeûneur, se prévalait du titre d'œcuménique, ce qui, selon Grégoire, menaçait dans leur dignité tous les autres évêques et risquait de mettre en question la primauté du

siège de Pierre. Il investit dans cette discussion toute son énergique ténacité, suppliant le patriarche, avec toute l'affection qu'il lui portait, de renoncer à cette prétention, écrivant à l'empereur, à l'impératrice, aux patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, Églises liées par l'histoire et l'amitié à celle de Rome.

« Je pleure, écrit-il au patriarche, mais pour vous et non pas contre vous. Seulement, aux préceptes de l'Évangile, aux dispositions canoniques, aux intérêts des frères, je ne puis préférer quelqu'un, même si je l'aime beaucoup » (juin 595). Le titre d'universel que s'arroge le patriarche Jean le Jeûneur constitue « une dénomination impie, sacrilège et arrogante, qui déchire l'Église et provoque au scandale le cœur de tous les frères ». L'Église romaine elle-même n'a jamais cherché à se prévaloir de ce titre. Certes, le schisme ne se dessinait pas encore, mais le patriarche ne céda pas. Sa mort, survenue trois mois plus tard, ne mit pas fin au conflit, puisque son successeur, Cyriaque, reprit imperturbablement le titre incriminé, de sorte que Grégoire, qui avait accueilli avec joie son avènement, lui adressa des mises en garde personnelles (octobre 596) et demanda aux évêques sur lesquels il avait juridiction de n'accorder en aucun cas au patriarche de Constantinople la dénomination abusive d'œcuménique.

Ce fut là le seul conflit important avec un patriarcat oriental. Après Grégoire, la question perdit d'ailleurs de son acuité. Ses rapports avec les autres évêques d'Orient furent toujours excellents : ainsi Anastase d'Antioche et Euloge d'Alexandrie étaient ses amis. Quant à Jérusalem et aux Lieux saints, il leur était très attaché sans les avoir jamais visités ; il aimait à recueillir sur leur compte le témoignage des pèlerins, et favorisa ce patriarcat par la fondation de deux hospices, l'un à Jérusalem, l'autre au Sinaï. Il eut autant de sollicitude pour les minorités ethniques présentes en Italie et provenant d'Orient, tout en cherchant dans le domaine du culte à avantager la latinité (par exemple en fondant des monastères latins) afin d'éviter une trop forte pénétration des traditions grecques ou hellénisantes. Il s'efforça d'affermir

l'harmonieuse coexistence des différentes populations chrétiennes établies dans le sud de l'Italie et en Sicile.

Quant aux communautés juives, vingt-huit lettres les concernent, dont douze celle de Sicile. Grégoire intervient fréquemment, par exemple en Sardaigne et en Sicile, auprès des évêques et des administrateurs locaux pour faire régner l'équité et la justice, et permettre le libre et paisible exercice du culte juif.

Durant les quatorze ans de son pontificat, le « serviteur des serviteurs de Dieu » s'était dépensé jusqu'à la limite de ses forces, malgré une santé qu'avaient définitivement altérée les macérations inconsidérées de sa jeunesse monastique. Il avait dû faire face au surmenage, aux soucis continuels. Il avait lutté sur tous les fronts et prodigué sa sollicitude aux humbles comme aux puissants. Après avoir passé alité les quatre dernières années de son règne, il mourut le 12 mars 604.

La postérité a décerné le titre de « grand » au pape Grégoire I<sup>er</sup>, à la suite de saint Léon : elle voulait ainsi exprimer l'envergure de sa personnalité spirituelle aussi bien que ses exceptionnelles dimensions historiques. De son vivant, certes, son humilité n'eût pas toléré ce titre : devant pareil éloge, jadis prononcé par l'ange de l'Annonciation au sujet du Christ, puis réservé par Jésus à saint Jean-Baptiste, on imagine la réaction de Grégoire et les remontrances qu'il eût aussitôt adressées aux coupables, lui pour qui le seul qualificatif d'universel représentait déjà une prétention inacceptable. De même qu'il tenta de se dérober à la charge pontificale, il ignorait les honneurs, lui qui, étant pape, restait parfaitement moine.

La vénération dont il devint l'objet dénote la solidité de son œuvre. S'il ne s'attacha pas systématiquement comme Augustin à la réfutation théologique des hérésies, ni comme Jérôme à l'étude biblique ou, comme Ambroise, à la prédication (autre était le moment, autre son rôle, à la fois plus étendu dans l'espace et plus mêlé à l'histoire du fait de sa charge), il travailla

sans relâche à résoudre les problèmes du gouvernement de l'Église, à éliminer la corruption, à guider le clergé dans la direction des âmes, à propager l'Évangile en pays barbare, mais aussi à régler des questions politiques, économiques, diplomatiques et militaires en cette période tourmentée où lui échurent des responsabilités débordant largement le domaine ecclésiastique : la sauvegarde des vies humaines en temps de guerre et d'invasion, le soulagement des misères, le maintien de la concorde civile et de la justice entre des populations diverses.

Il fut donc non seulement le pasteur assidu à la prière et à la charité, soucieux à tout instant et avant tout du salut physique et spirituel de son troupeau, et, ajoutons-le, l'homme de grand cœur, l'esprit profond, vigoureux, sensible et noble que révèlent ses lettres, ses homélies et ses méditations, mais encore un homme d'État de premier plan par sa détermination et sa largeur de vues. *Dei consul*, ce titre que lui confère le texte de son épitaphe, célèbre en lui le zèle, la sagesse et l'équité appliqués aux affaires de ce monde par le représentant de Dieu.

### **Œuvre écrite et action liturgique**

En même temps qu'il se dépensait au service de la chrétienté, Grégoire le Grand n'a cessé d'exprimer, par la parole et par la plume, sa préoccupation constante de transmettre l'évangile dans une œuvre monumentale, comme les trente-cinq livres des *Morales* sur Job et dans ses autres commentaires, restés inachevés, sur Ezéchiel, le premier Livre des Rois et le *Cantique des Cantiques*, qui se distinguent par une interprétation de la Bible à quatre niveaux : littéral, moral, allégorique et mystique. On y observe un souci d'adaptation à l'auditoire particulièrement frappant dans ses *Homélies* sur l'Évangile, prêchées le dimanche et les jours de fête au peuple de Rome. La finesse psychologique, partout présente, s'allie à un sens aigu des réalités pratiques, sensible en particulier dans sa *Règle pastorale*, véritable manuel à l'usage des responsables de l'Église et dans sa vaste correspondance. Enfin, ses *Dialogues* nous font

connaître les saints de l'Italie de son temps, en particulier saint Benoît dont il recommanda la règle aux moines d'Occident.

Grégoire a également laissé une marque durable dans le domaine de la musique et des textes liturgiques, à tel point que la tradition a donné son nom au plain chant (chant grégorien) et à un sacramentaire dont il n'est pas l'auteur mais où l'on retrouve parfois de ses formules typiques dans les oraisons et quelques préfaces. Il a introduit enfin dans le rituel de la messe des modifications toujours en vigueur : Kyrie, Alleluia, place du Pater.

# S

## **Sébastien ( ? – v.302/4)**

*Fêté le 20 janvier*

Comme pour beaucoup de martyrs romains, la première mention de saint Sébastien se trouve dans le premier témoignage que nous possédions de l'existence d'un culte à Rome : il s'agit de l'annonce de la *Depositio Martyrum* du Chronographe de 354 ; cette annonce, qui associe Sébastien au pape Fabien (236-250 ; inhumé via Appia), fournit le jour de sa mort, le 13 des calendes de février (20 janvier) et le lieu de son inhumation « in catacumbas ». Mais l'histoire de la construction et du titre de la grande basilique de la via Appia établie auprès de la *memoria apostolorum*, au lieu-dit in catacumbas, est assez incertaine, et ne permet donc pas de suivre avec une grande précision les débuts du culte de Sébastien à Rome. La basilique cimetériale en forme de U (sans doute le même type architectural que celui de la basilique de Saint-Laurent-hors-les-Murs) a vraisemblablement été construite avant le milieu du IV<sup>e</sup> siècle — elle pourrait être antérieure à Constantin — mais la première mention de Sébastien, dans ce contexte, ne remonte qu'à la première décennie du Ve siècle ; et à cette époque encore, l'église est connue sous le nom d'*ecclesia apostolorum*.

La patristique n'apporte, elle non plus, presque aucun renseignement sur Sébastien ou son culte. Seul Ambroise parle brièvement de Sébastien, à l'occasion de son anniversaire (Commentaire sur le Psaume 118, 20, 44) : il sait seulement que Sébastien est d'origine milanaise, mais il avoue ignorer les raisons de sa venue à Rome, où il a subi le martyre. Voilà donc les seuls renseignements dont on dispose sur Sébastien jusqu'au Ve siècle, bien qu'il soit certain que son culte était déjà assez largement diffusé à ce moment, comme en témoignent, par exemple, les mentions de sa fête dans le Martyrologe hiéronymien et le Calendrier de

Carthage. Les Actes de saint Sébastien ont été attribués sans aucune vraisemblance à saint Ambroise. On s'accorde généralement à y voir l'œuvre d'un clerc romain du milieu du Ve siècle (peut-être un moine du monastère érigé par Sixte III [432-440] in catacumbas). Une datation au Ve siècle de cette Passion est d'autant plus vraisemblable que sa rédaction se situerait ainsi à l'époque où l'on aménage et l'on augmente les installations cultuelles, dans cette zone de la via Appia.

Comme nombre de Passions de cette époque, celle de Sébastien est un véritable roman qui groupe autour des aventures du héros principal de multiples épisodes, certains mettant en scène des martyrs historiques dont les noms ont été fournis par les martyrologes, les calendriers et la toponymie romaine, d'autres des protagonistes inconnus jusqu'alors ou attestés seulement dans l'hagiographie.

### **Un officier apprécié**

Sébastien, citoyen de Narbonne, élevé à Milan, est un soldat apprécié des empereurs Dioclétien et Maximien, qui lui confient le commandement de la première cohorte prétorienne, ignorant qu'il est chrétien. L'officier a en effet dissimulé sa foi afin de pouvoir mieux reconforter ceux qui sont promis au martyre. C'est ainsi qu'il exhorte à la fermeté les deux frères jumeaux Marcus et Marcellianus et, ce faisant, parvient à convertir aussi, par la parole et les miracles, tout leur entourage : Tranquillinus et Marcia, leurs parents, le greffier Nicostrate (le géôlier), sa femme Zoé (guérie de son mutisme), ses frères Castorius et Claude l'archiviste, la femme de ce dernier et leurs enfants, Symphorosa, Felix et Felicissimus (appelé aussi Symphorianus) ; en tout, soixante-huit personnes, qui sont baptisées par le prêtre Polycarpe. Le préfet Agrestius Chromatius, constatant la guérison miraculeuse de Tranquillinus à la suite de sa conversion, s'enquiert des moyens utilisés ;

d'abord réticent, il comprend que seule la reconnaissance du vrai Dieu peut aussi lui rendre la santé et, après avoir fait détruire ses statues et ses installations astrologiques, il se convertit avec son fils Tiburce et les mille quarante esclaves de sa familia, qu'il affranchit.

Cette première partie de la Passion, qui comprend de très longs discours et dialogues, permet à l'auteur de développer plusieurs grands thèmes, notamment celui de la militia Christi, du combat chrétien (au sens symbolique et au sens propre, puisque Sébastien est un militaire), et celui de la conversion et de la foi véritables et désintéressées, conditions nécessaires de tout miracle.

L'empereur Carin meurt à Mayence, et Dioclétien et Maximien déclenchent à nouveau une grande persécution. Chromace se retire en Campanie avec la plupart des nouveaux convertis ; seuls quelques-uns demeurent à Rome autour du pape Caius, qui leur confie à chacun une charge ecclésiastique et confère à Sébastien le titre de defensor ecclesiae. Tous continuent à pratiquer leur foi, ce qui les conduit les uns après les autres à la mort.

Zoé est arrêtée alors qu'elle prie à la confession de saint Pierre, le jour de la fête des Apôtres ; ayant refusé de se sacrifier à Vénus, elle est condamnée à mourir de faim dans un cachot, puis pendue à un arbre ; son corps est jeté dans le Tibre. Une semaine plus tard, à l'octave de la fête des Apôtres, le prêtre Tranquillinus se rend à son tour à la confession de Paul, où il est lapidé ; son corps est lui aussi jeté dans le Tibre. Nicostrate, Claudius, Castorius, Victorinus et Symphorianus sont arrêtés alors qu'ils cherchaient à récupérer les corps de Zoé et de Tranquillinus. Conduits devant le préfet de la ville Fabianus, sommés de sacrifier, ils refusent, sont torturés, et finalement noyés dans la mer. Tiburce, lui, est dénoncé comme chrétien ; il sort indemne de l'épreuve des charbons ardents que lui inflige Fabianus, mais il est décapité au troisième mille de la via Labicana, où il est inhumé par l'un de ses parents, chrétien. Castulus est enseveli sous une grande masse de sable. Marc et Marcellianus sont empalés et

enterrés au lieu-dit in arenas, au deuxième mille de la via Appia.

Enfin, c'est le tour de Sébastien. Après ses discours, le récit de sa mort constitue le morceau de bravoure de la Passion. Dioclétien reproche à Sébastien d'avoir agi contre lui alors qu'il lui avait accordé sa confiance. L'officier rétorque qu'au contraire, il a toujours prié Dieu pour le salut de Rome. L'empereur ordonne alors aux archers de le conduire dans la campagne, de le lier à un arbre et de le percer de flèches, jusqu'à ce qu'il en soit criblé « comme un hérisson de ses piquants » (XXIII, 85). La pieuse veuve de Castulus, Irène, va prendre le corps pour l'ensevelir ; elle constate alors que Sébastien est encore vivant, l'emmène chez elle et le soigne. Guéri, Sébastien se place sur le chemin de l'empereur, sur les gradins du temple d'Héliogabale, et interpelle Dioclétien : Dieu, dit-il, l'a ressuscité afin qu'il dénonce publiquement les calomnies des prêtres païens contre les chrétiens, accusés d'œuvrer contre l'État, alors qu'en vérité ils ne cessent de prier pour la sauvegarde de l'Empire (nouvelle occasion de développer le thème du « soldat du Christ »). Arrêté, Sébastien est conduit à l'hippodrome du palais, et battu à mort ; son corps est précipité dans la Cloaca maxima, « pour que les chrétiens n'en fassent pas un martyr ». L'officier apparaît en songe à Lucine, lui indique où elle trouvera son corps, et où elle aura à l'ensevelir : « in catacumbas, à l'entrée de la crypte, à côté des reliques des Apôtres ». Cela fait, la bienheureuse Lucine reste trente jours sur ce saint lieu.

Cette Passion appelle plusieurs remarques ; en effet, si la plupart des péripéties paraissent d'une authenticité très douteuse, elle permet de suivre l'évolution du culte de Sébastien et d'autres martyrs à Rome, ainsi que la formation du légendaire romain au Ve siècle. Si l'on ajoute foi à la tradition qui fait de Sébastien un officier de l'armée impériale, on peut resituer son martyre dans le cadre de l'épuration de l'armée, menée vers 302-304, bien que l'allusion à l'obligation de sacrifier avant tout achat se rapporte à la situation postérieure à l'édit de 304.

C'est là le seul renseignement précis que l'on puisse tirer de cette Passion (qui contredit en outre la date traditionnelle de 288 pour le martyr), et encore repose-t-il sur une tradition que rien ne vient confirmer.

L'origine milanaise attribuée à l'officier ainsi que le bref paragraphe que lui consacre Ambroise de Milan à l'occasion de sa fête tendent à indiquer la présence de reliques en Italie du Nord dès la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle. D'autre part, on aura remarqué l'importance accordée aux reliques et au culte des Apôtres dans la Passion : Zoé et Tranquillinus meurent d'avoir célébré la fête de Pierre et Paul, et Sébastien demande à être enseveli auprès de leurs reliques : la Passion reflète ici les cultes de la via Appia, in catacumbas, où l'on continue vraisemblablement de commémorer les Apôtres à la memoria apostolorum du III<sup>e</sup> siècle, mentionnée plus haut, et Sébastien, dont la tombe a été aménagée.

Quant aux protagonistes de la Passion, si les personnalités et les rôles qui leurs sont attribués n'ont rien d'historique, en revanche, leurs noms sont pour la plupart attestés dans les martyrologes. Lorsqu'il en a eu la possibilité, l'auteur a indiqué le lieu d'inhumation de ses héros : c'est le cas de Tiburce et de Castulus, effectivement vénérés sur la via Labicana (11 et 26 mars), de Marc et de Marcellianus, localisés sur la via Appia (18 juin) — en réalité, l'entrée de la catacombe se trouve à mi-chemin entre la via Ardeatina et la via Appia. En revanche, lorsque l'auteur ignore le lieu d'inhumation de ses héros, il fait jeter les corps à la mer ou dans le Tibre ; c'est le sort des dépouilles de Nicostrate, Castorius, Symphorianus, Claudius et Victorinus. Cette solution désespérée de l'hagiographe reflète ici la confusion du culte des Quatre-Couronnés au V<sup>e</sup> siècle : ces cinq noms, en effet, sont ceux des martyrs pannoniens annoncés au 8 novembre dans le Martyrologe hiéronymien, dont l'église des Quatre-Couronnés, sur le Caelius, conservait des reliques, mais qu'une autre tradition, postérieure sans doute à la Passion de saint Sébastien, localise sur la via Labicana.

Les noms des autres protagonistes — Beatrix, Symphorose, Fabianus, Polycarpe, Lucine — ont sans doute été suggérés par le calendrier, et réapparaissent souvent dans d'autres légendes, parfois dans le même emploi : c'est le cas, notamment, de cette Lucine qui se charge de soigner et d'inhumer Sébastien ; elle intervient dans huit autres Passions, mais n'entrera au Martyrologe romain qu'avec Adon (30 juin).

### L'idéologie de l'armée chrétienne

Si cette Passion fournit peu de renseignements précis sur les circonstances réelles de la mort de Sébastien, elle est pourtant d'un grand intérêt, particulièrement en ce qui concerne l'idéologie de l'armée chrétienne qui y transparaît. On a vu que l'auteur de la Passion développait largement le thème de la militia Christi ; il le fait sans chercher le moins du monde à montrer combien difficile — pratiquement et moralement — pouvait être la position d'un officier chrétien dans l'armée impériale du III<sup>e</sup> siècle. Mais, en revanche, il reprend, dans le dernier discours de Sébastien, le thème de la prière de l'armée, que l'on trouve déjà chez Eusèbe de Césarée (dans la Vie de Constantin), thème assez souvent traité par les écrivains du IV<sup>e</sup> siècle, mais que l'on trouve rarement sous une plume romaine.

Une phrase mérite d'être soulignée ici : l'auteur écrit que Caius fit Sébastien defensor ecclesiae, parce que, sous son « déguisement » de soldat, il pouvait contribuer au progrès de nombreux camarades (XIX, 68). Or, il y a là une ambiguïté de sens très riche. On peut en effet comprendre que Sébastien est appelé à jouer auprès des soldats un rôle d'« aumônier militaire », comme on dirait aujourd'hui, les convertissant et les soutenant moralement. Mais en même temps, le verbe employé (instituit) suggère que ce titre de defensor ecclesiae correspond aussi à une charge précise (d'autant plus que ce détail fait suite à l'énumération des charges confiées aux autres convertis) ; or, l'Église utilisait, pour défendre ses intérêts, des « avocats » qui portaient ce titre. Volontairement ou à son insu, jouant sur le sens général et le sens

particulier de *defensor ecclesiae*, l'auteur fait donc allusion, en une seule phrase, à la pastorale militaire et à l'administration ecclésiastique du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle, tout en réaffirmant la contribution de l'armée chrétienne au salut et au maintien de l'Empire.

### **Le culte**

Sébastien, saint militaire, *defensor ecclesiae*, fut vite classé parmi les premiers patrons de Rome. Un culte important se développe, dont le point central demeure la basilique in catacumbas, mais qui tend à se fixer aussi en d'autres lieux de Rome, avec la construction de nouvelles églises, parfois sur les lieux importants mentionnés par la Passion : c'est ainsi qu'on trouve au X<sup>e</sup> siècle une église consacrée à saint Sébastien sur le Palatin, à l'emplacement, selon la tradition, des marches du temple d'Héliogabale, du haut desquelles le martyr avait interpellé Dioclétien. Hors de Rome, le culte de Sébastien se répand grâce à des distributions de reliques : en Italie, mais aussi en Espagne, en Afrique, en Gaule (sous le pontificat d'Eugène II, en 826, a lieu un très important transfert de reliques à Saint-Médard de Soissons) ainsi que dans les pays germaniques.

À partir du VII<sup>e</sup> siècle, Sébastien est également vénéré comme un saint efficace contre la peste. L'origine de cette réputation demeure assez mystérieuse. Rien, dans la Passion, ne justifie véritablement cette vocation. On a souvent invoqué les flèches du martyr, s'appuyant sur une tradition double — classique et biblique — pour laquelle les flèches sont le moyen du châtement divin, et une métaphore — la peste — de ce châtement (Iliade, I, 10-68 et Psaumes, VII, 13).

L'explication est cependant démentie par le fait que les flèches ne jouent aucun rôle dans les Vies des quatre autres saints invoqués dans les cas de peste — saint Roch, saint Antoine, saint Adrien et saint Christophe. L'origine de la réputation de saint Sébastien serait donc à chercher plutôt dans un événement particulier, intervenu après la rédaction de la Passion. Il s'agit de la fin d'une grande peste romaine, en 680 : on sait par Paul Diacre (*Historia Langobardorum*,

VI, 5) que le fléau cessa après qu'une procession se fut rendue à l'église de Saint-Pierre-aux-Liens avec des reliques de Sébastien (le miracle est commémoré par une mosaïque représentant saint Sébastien) ; invoqué à Pavie dans les mêmes circonstances, il obtint le même miracle. À partir de cette époque, donc, s'affirme la réputation de son efficacité contre la peste : les grandes épidémies du Moyen Âge, notamment au XIV<sup>e</sup> siècle, entraînent une renaissance de cet aspect du culte de Sébastien. Par extension, sa protection s'étend aussi au bétail.

Les flèches demeurent néanmoins à l'origine d'autres vocations du saint : elles justifient en effet que les archers, les arquebusiers et les soldats l'aient adopté comme patron ; il est aussi invoqué par les tailleurs de pierre, les tapissiers, les artisans des métaux, les jardiniers et les pompiers.

### **L'iconographie**

Conséquence de sa popularité, ou engouement dû au sujet pictural et sculptural particulier qu'il offrait, en raison du martyre des flèches ? Toujours est-il que l'iconographie de Sébastien est extrêmement abondante. Car sa Passion a inspiré des cycles très complets dès le Xe siècle (comme celui de Santa Maria in Pallara à Rome, connu par des aquarelles), ou des compositions indépendantes : la mère de Marcus et Marcellianus implorant Sébastien, Sébastien détruisant les idoles chez Chromace, le supplice des flèches et la mort de Sébastien, l'apparition à Lucine, l'invention du corps dans la Cloaca maxima... Mais ce sont sans aucun doute ceux des épisodes qui permettent de renouer avec la tradition du beau nu antique qui furent de préférence retenus par les grands peintres, du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'Antonello da Messina à Giambattista Tiepolo. Le martyr est habituellement presque entièrement dénudé, représenté en pied ou à mi-corps, souvent lié à une colonne, un poteau ou un tronc d'arbre, transpercé de flèches. D'une image à l'autre, son attitude varie : impassible, détachée comme chez Antonello da Messina (Pinacothèque de Dresde), Titien (Santa Maria della

Salute de Venise), violente, douloureuse, mais virile, comme chez Mantegna (Venise, Ca' d'Oro) ou Titien (Pinacothèque du Vatican) ; malade, abandonnée (Adonis ou le Christ des Douleurs) jusqu'au suave et à la langueur parfois, comme l'est le marbre de Giorgetti dans l'église de l'Appia dédiée à saint Sébastien ; jusqu'à l'ambiguïté, comme dans ce tableau du Caravage (Modène, collection M. Camporesi) qui représente Irène nettoyant avec une plume les blessures de la poitrine de Sébastien.



# Table des entrées

## A

Aaron  
Aabon de Fleury  
Abel  
Abraham (et Sara)  
Adalbert de Prague  
Adam (et Eve)  
Adélaïde  
Agnès  
Aignan  
Alexandre Nevski  
Alphonse de Liguori  
Amand  
Ambroise Autpert  
Ambroise de Milan  
André  
Angèle de Foligno  
Angèle Merici  
Angelico, Fra  
Anne-Marie Taïgi  
Anselme de Cantorbery  
Antoine  
Antoine Chevrier  
Antoine de Prague  
Arndt, Jean  
Arnoul  
Athanasie  
Athanasie l'Anthonite  
Aubin  
Augustin de Cantorbéry  
Augustin d'Hippone  
August von Galen, Cardinal Clemens  
Avvakoum

## B

Bakhita, Sœur Joséphine  
Barthelemy  
Barth, Karl  
Basille de Césarée  
Basile et les Fols-en-Christ  
Bède le Vénéralble  
Beltrame Quattrocchi, Luigi et Maria  
Benoît  
Benoît d'Aniane  
Benoît Labre

Beretta Molla, Gianna  
Bernadette Soubirous  
Bernard de Clairvaux  
Bernardin de Sienne  
Bérulle, Pierre de  
Blandine et les martyrs de Lyon  
Bonaventure  
Bonhoeffer Dietrich  
Boniface  
Boris & Gleb  
Brigitte de Suède  
Bruno  
Bucer, Martin

## C

Calvin, Jean  
Carmélites de Compiègne, Les  
Catherine d'Alexandrie  
Catherine de Gènes  
Catherine de Sienne  
Cécile de Rome  
Césaire d'Arles  
Champagnat, Père Marcellin  
Charles Borromée  
Charles et Zita d'Autriche  
Christophe  
Chrodegang  
Claire d'Assise  
Claire de Montefalco  
Claude de la Colombière, Père  
Claverie, Monseigneur Pierre  
Clément de Rome  
Clothilde  
Colette de Corbie  
Colomban  
Colomba ou Columcille  
Côme & Damien  
Congar, Cardinal Yves  
Cosmas l'Étolien  
Cullmann, Oscar  
Cyprien de Carthage  
Cyrille d'Alexandrie  
Cyrille de Jérusalem  
Cyrille & Méthode  
Cyrille Loukaris

## TABLE DES ENTRÉES

### D

David  
David  
Damase  
Daniel  
Denis de Paris  
Didier  
Dimitri de Rostov  
Dominique  
Duns Scot, Frère Jean

### E

Edith Stein  
Edouard le Confesseur  
Elie  
Elisabeth de Hongrie  
Elizabeth  
Eloi  
Emmanuelle, Soeur  
Emmerick, Soeur Anna Katharina  
Enfant-Jésus, Père Marie-Eugène de l'  
Escrivá de Balaguer, Monseigneur Josemaría  
Etienne de Hongrie  
Etienne de Muret  
Etienne le Protomartyr  
Eugène de Carthage  
Eulalie  
Eusèbe de Verceil

### F

Fauste de Riez  
Favre, Père Pierre  
Félix de Nole  
Fiacre  
Foucauld, Charles de  
Fouque, Abbé Jean-Baptiste  
France, Louise et Clothilde et Elisabeth de  
Francisco et Jacinta Marto et Lúcia dos Santos  
François d'Assise  
François de Borgia  
François de Sales  
François Xavier  
Frassati, Pier Giorgio

### G

Gabriel, Archange  
Gélase  
Geneviève  
Géraud d'Aurillac  
Germain d'Auxerre  
Germain de Paris  
Georges  
Gilbert de Sempringham

Gildas  
Gilles  
Gontran de Bourgogne  
Grégoire de Nazianze  
Grégoire de Nysse  
Grégoire le Grand  
Grégoire Palamas  
Grégoire VII  
Guénolé  
Guillaume de Volpiano

### H

Hélène  
Henri II et Cunégonde  
Hervé  
Hilaire de Poitiers  
Hildegarde de Bingen  
Homebon  
Honorat  
Hubert

### I

Ignace d'Antioche  
Ignace de Loyola  
Irénée de Lyon  
Isidore de Séville

### J

Jacques le Majeur  
Jacques le Mineur  
Jacob  
Jan Van Ruusbroec  
Jaricot, Pauline  
Jean  
Jean-Baptiste  
Jean-Baptiste de la Salle  
Jean Bosco  
Jean Cassien  
Jean Chrysostome  
Jean Climaque  
Jean Colombini  
Jean Damascène  
Jean de Capistran  
Jean de la Croix  
Jean Eudes  
Jean Guabert  
Jean-Jacques Ollier  
Jeanne d'Arc  
Jeanne de Chantal  
Jeanne Jugan  
Jean XXIII  
Jérôme

Joachim de Flore  
Joseph  
Joseph Catasanz  
Josué  
Judicaël  
Judith  
Justin

**K**

Kévin de Glendalough  
Kolbe, Maximilien  
Kowalska, Sœur Maria Faustyna

**L**

Lacordaire, Henri-Dominique  
Lambert  
Laurent  
Lazare  
Léger d'Autun  
Leisner, Abbé Karl  
Léonard  
Léon IX  
Léon le Grand  
Libermann, François  
Louis, Saint  
Louise de Marillac  
Louis de Gonzague  
Louis-Marie Grignon de Montfort  
Loup de Troyes  
Luc  
Luc de Crimée, Saint  
Luther, Martin

**M**

Macaire l'Ancien  
Macrine  
Magdeleine de Jésus, Petite Sœur  
Malo  
Marc  
Marcoul  
Marguerite Bourgeoys  
Marguerite de Cortone  
Marguerite d'Écosse  
Marguerite-Marie Alacoque  
Marie  
Marie, La Vierge  
Marie de Béthanie  
Marie d'Oignies  
Marie l'Égyptienne  
Marie-Madeleine  
Marie-Madeleine de Pazzi  
Marthe

Martin de Braga  
Martin de Tours  
Martin Ier  
Martin, Louis et Zélie  
Martyrs d'Angers  
Martyrs de Chine  
Martyrs d'Luxembourg  
Martyrs de la Seconde Guerre Mondiale  
Martyrs de Septembre  
Mathilde  
Matthieu  
Maur  
Maxime le Confesseur  
Mazenod, Monseigneur Eugène de  
Médard  
Mélanie la Jeune  
Men, Père Alexandre  
Menno Simons  
Mère Teresa de Calcutta  
Michel, Archange  
Moïse  
Monique  
Monod, Adolphe  
Monod, Wilfred  
Mont Morency-Laval, Monseigneur François de

**N**

Newman, John Henry  
Nicodeme  
Nicodeme l'Hagiorite  
Nicolas  
Nicolas de Flue  
Nicolas de Tolentine  
Nil de Rossano  
Nino  
Noe  
Norbert

**O**

Oberlin, Jean-Frédéric  
Odile  
Olav de Norvège  
Omer  
Ouen  
Ozanam, Frédéric

**P**

Pachôme  
Païssi (Pierre) Velitchkovski  
Pascal  
Patrick  
Paul

TABLE DES ENTRÉES

Paulin de Nole  
 Paul l'Ermitte  
 Paul le Jeune  
 Paul VI, Pape  
 Pélagie la Pénitente  
 Pères du Jura, Les  
 Perpétue et Félicité  
 Philibert  
 Philippe  
 Philippe le Diacre  
 Philippe le Métropolitain  
 Philippe Neri  
 Pierre  
 Pierre, Abbé  
 Pierre Canisius  
 Pierre du Luxembourg  
 Pierre Martyr  
 Pie V  
 Pio, Padre  
 Polycarpe de Smyrne  
 Popieluszko, Père Jerzy  
 Prokhore Isidorevitch Mochnine  
 Prosper d'Aquitaine

**Q**

Quatre Couronnés, Les

**R**

Radegonde  
 Raphaël, Archange  
 Raymond Lull  
 Rémi de Reims  
 Rendu, Sœur Rosalie  
 Rita da Cascia  
 Robert Bellarmin  
 Robert d'Arbrissel  
 Roch  
 Romero, Monseigneur Oscar  
 Romuald  
 Rose de Lima  
 Rosmini Serbati, Antonio

**S**

Samuel  
 Sava de Serbie  
 Scholastique  
 Schuman, Robert  
 Sébastien  
 Sept Dormants d'Ephèse, Les

Séraphim de Sarov  
 Serge de Radonège  
 Séverin de Norique  
 Silouane  
 Silvestre  
 Spener, Philippe-Jacques  
 Spyridon de Trimythonte  
 Stanislas de Cracovie  
 Syméon  
 Syméon le Nouveau Théologien  
 Syméon Stylite l'Ancien

**T**

Teihard de Chardin, Pierre  
 Tekakwitha, Kateri  
 Thaïs  
 Théodore de Studite  
 Théodose des Grottes  
 Théophane Vénard  
 Thérèse d'Àvila  
 Thérèse de Lisieux  
 Thomas  
 Thomas Becket  
 Thomas d'Aquin  
 Thomas More  
 Tikhon de Zadonsk

**U**

Urs von Balthasar, Cardinal Hans

**V**

Venance Fortunat  
 Venceslas et Ludmila  
 Vianney, Jean-Marie  
 Vincent de Paul  
 Vincent de Saragosse  
 Vincent Ferrier  
 Vinet, Alexandre  
 Vladimir

**W**

Wandrille  
 Wesley, John  
 Willibrord  
 Wolfgang de Rastisbonne

**Y**

Yves

**Z**

Zacharie  
 Zénon de Vérone



# Dictionnaire des Saints et Grandes figures du christianisme

Sous la direction de Jean-Robert Armogathe et André Vauchez  
Un dictionnaire monumental sur les femmes et les hommes  
qui ont marqué de leur empreinte l'histoire du christianisme.

**L** Le sort tragique des martyrs chrétiens a entraîné une vénération de leurs dépouilles, qui s'est étendue aux saints moines et moniales et aux fondateurs d'ordres religieux. Peu à peu, une galerie de « grands témoins » s'est constituée, rassemblant martyrs et confesseurs, moines et docteurs, vierges et saintes femmes. Par leur prédication ou leurs actes de charité, par le témoignage de leur vie, les saints ont rempli le paysage culturel du christianisme : lieux dits, prénoms, patronymes... jusqu'aux gares et aux stations de métro, les noms des saints sont devenus familiers. Entre légende et histoire, ce grand dictionnaire entreprend de les faire mieux connaître avec plus de 300 entrées, de Aaron à Zénon de Vérone en passant par Ambroise de Milan, Bernard de Clairvaux, sœur Emmanuel, François de Sales, Ignace de Loyola, Jean Chrysostome, Jean-Paul II, Thomas d'Aquin, et autres saints moins connus comme Luc de Crimée, Sœur Kowalska, Pachôme, Philippe le Diacre, Polycarpe de Smyrne, Prosper d'Aquitaine, Rose de Lima...

## Les directeurs de l'ouvrage

*Jean-Robert Armogathe est prêtre catholique diocésain, historien et théologien, spécialiste notamment du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est l'auteur de L'Antéchrist à l'âge classique (Mille et une nuits, 2004) et a dirigé l'Histoire générale du christianisme (PUF, 2011).*

*André Vauchez, ancien directeur de l'École française de Rome, est un spécialiste du christianisme médiéval. Il a, entre autres, dirigé plusieurs volumes de l'Histoire du christianisme (Desclée, 1990-1993), et publié un François d'Assise (Fayard, prix Chateaubriand 2010).*

39 euros

**Mise en vente en librairie  
le 3 octobre 2019**

